

— Brave cœur! héros! tu vas mourir pour des inconnus, et tu ris! s'écria Henri.

— Amis, frères, fit Paul, jurons ici de tuer celui d'entre nous qui aurait le malheur de tomber vivant entre les mains des bandits.

— Nous le jurons, répondirent les amis.

Ils remontèrent les rives du cours d'eau. Ils arrivèrent au village, il était vide, c'était une ruine. Il n'y avait que du sang et des cendres, cendres humaines mêlées à la cendre des huttes, sang de victimes détrempant une terre maudite.

— En avant, avait commandé Henri en essuyant ses larmes; malheur à ceux qui tomberont entre nos mains! oh! oui, malheur à eux!

Paul, exaspéré, n'entendait plus, ne voyait plus, il rugissait.

Criquet, lui-même, se taisait.

von Ruff oubliait d'étudier, la nature avait disparu.

Ils se remirent en marche. Ils étaient désespérés; ils ne réfléchissaient plus: c'était un suicide.

Enfin la force factice qu'ils devaient à la surexcitation les abandonna, ils tombèrent, la nuit vint, ils restèrent là.

XVI

LE RESTE DE LA PRÉSENTATION

A l'aube, von Ruff, au lieu d'admirer la nature, fixait Paul, Henri et Criquet.

— Sir Albéric, dit-il tout-à-coup, veuillez me permettre de vous prier de continuer la conversation que nous avons commencée à Quilao.

— Ah bah! exclama l'interpellé, étourdi, assommé.

— Vous me faisiez l'honneur de me présenter à ces messieurs, que j'aimerais à appeler mes amis, si du moins je savais leurs noms.

« Voilà, pensa Criquet, une position plus critique que celles que nous avons eues jusqu'à présent. Je me demande comment j'en sortirai. »

— Vous gardez le silence, sir Albéric; aurais-je commis une indiscretion? J'avais cru saisir votre bienveillante intention au marché de

Quilao; n'alliez-vous pas me décliner les noms et titres de ces hommes dont j'admire les brillantes qualités ?

— Si... bien... mais.. j'ai un si violent mal de tête qu'il m'est matériellement impossible de faire le moindre effort d'imagination.

— Dois-je remettre à un autre jour la question qui me semble si facile à résoudre.

— Hem! cela me sera bien agréable.

— Me dire deux noms, est-ce donc un pénible effort pour vous ?

— Hem !

— Suis-je de trop en votre compagnie ?

— Non, mais j'ai une migraine ! une migraine !

— Un nom, est-ce donc un mystère ? Ces hommes sont-ils venus en Afrique pour s'y cacher ?

— Non, Mais...

— Oh ! Ces hommes que j'admiraient seraient-ils... ?

— Oh mais il devient embarrassant le pistolet. Il va croire que Monsieur Henri et son beau-frère sont des... des quoi... ? Il est capable de croire une nébuleuse de choses; ça pas. Je me défends.

— Seigneur von Ruff, je vous présenterai ultérieurement Henri de Rocbon et Paul Flamewkoff.

— Comment dites vous ? demanda Paul qui écoutait.

— Monsieur Flamewkoff, j'ai bien l'honneur...

von Ruff s'arrêta. Paul venait d'éclater.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Henri.

— Criquet, tu vas trop loin, mon ami, s'écria Paul.

— Qu'est-ce ? voyons, reprit Henri.

— Il y a que l'insupportable blagueur...

— Moi ?

— Vient de nous présenter à von Ruff, en nous affublant chacun d'un sobriquet.

— Eh bien, tant pis pour vous ! Tirez vous de là comme vous le pourrez.

— Mon nom vous intrigue, Criquet, fit Henri. Je m'étonne fort que vous ne soyiez pas encore parvenu à le deviner.

— Oh ! oh ! peut-être.

— Comment ! vous sauriez... ?

— Ou à peu près.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous.

— Moi ! où et comment ?

— A Paris, par une lettre.

— Je ne vous ai point écrit à Paris, ce me semble.

— Non, mais vous avez écrit à une autre personne.

— Et vous en avez conclu... ?

— Que j'avais le droit de me taire.

— Et si je vous priais de parler ?

— Priez, je me tairais encore.

— Et si j'ordonnais ?

— Hem !

— Dites-moi ce que vous avez compris, lu ou entendu.

— Je vous ai compris.

— Vous n'avez point lu ma lettre, je l'affirme.

— Non, certes, mais j'ai réfléchi, et comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je vous ai deviné.

— Je n'ai plus ici les raisons qui me forçaient à me taire là-bas. Parlez, je vous l'ordonne !

— Eh bien, voici mes déductions. A Bruxelles, vous étiez d'une tristesse de catastrophe. Vous pleuriez, comme on ne pleure pas un mort ; c'était quelque chose de plus triste. Je ne cherchais qu'à vous distraire, j'y perdis ma peine. Arrivé à Paris, vous sembliez éviter la ville. « Donc, me dis-je de suite, voilà un homme qui vient dans une ville où il ne doit que passer et qui a peur qu'on ne l'y voie. Cet homme n'est pas un idiot, il aurait pu prendre un autre chemin. Donc il vient ici pour qu'on voie qu'il a peur d'y venir ! »

— Criquet !

— A Paris vous écrivez une lettre à M^r de Simo. Cette lettre, pliée d'une manière extraordinaire, n'était pas affranchie ; donc vous vouliez qu'on la remarquât bien, particulièrement, spécialement.

— Vous m'avez compris.

— Ce n'est pas tout. Cette lettre laissait échapper un mot : « fils ». Ce mot avait l'air d'une signature. C'était le fils du comte de Simo qui écrivait à son père une lettre qui devait attirer les regards de tous.

— Oui.

— Votre tristesse inouïe, votre affectation à faire constater votre présence à Paris par la lettre, m'ont fait penser à la police. Vous avez pâli en croisant le commissaire de police de la gare de Paris. Donc vous craigniez d'être arrêté.

— Oh ! fit von Ruff légèrement ému.

— Vous vouliez faire connaître votre passage à Paris et vous aviez peur d'y être arrêté, donc vous traciez une fausse piste. Un criminel ne fait pas cela.

— Oh ! réitéra von Ruff.

— Naturellement. Un homme qui craint d'être arrêté ne va pas là où on arrête. Donc vous vouliez mettre à vos trousses des policiers qui auraient dû suivre une toute autre personne que vous.

— Mon ami, ne vous égarez-vous pas ?

— Non. Quelle était cette personne ? ai-je le droit de le demander ?

— Oui.

— Vous écriviez à votre père ?

— A mon père.

— Oui. Fils et comte de Simo se rapportent. Que lui écriviez-vous ? Je ne sais, mais assurément une lettre qui pût vous faire accuser.

— Oh !

— Évidemment. Vous n'êtes pas un criminel et vous simulez un crime ; donc votre lettre doit être un aveu fictif, ou un bon d'aveu, ou une demande de pardon.

— Avais-je donc si mal combiné mon plan ?

— Je ne sais ; mais permettez que je continue. Pour qui se sacrifie-t-on ? car évidemment vous vous sacrifiez ? Pour une personne chérie, un ami ou un proche parent.

— Oh ! s'écria von Ruff ballotté entre diverses idées non encore arrêtées.

— Pour un ami ? auriez-vous écrit à votre père cette lettre anormale destinée dans votre pensée à être vue par la police ? Non. Vous lui auriez dit ce que vous aviez à lui dire, dans le plus secret recoin de sa demeure. Car où vous citiez un nom en donnant des explications à votre père, vous annuliez vos démarches. Donc...

— Achevez.

— Vous sauviez votre père, et c'est par amour filial que vous agissiez, que vous vous dévouiez.

— Oh ! Criquet ! je suis fier de l'attachement que tu me témoignes ; ton intelligence ne me permet pas de te traiter comme un inférieur. Veux-tu me donner la main ?

— Avec plaisir, honneur et bonheur.

— Bravo, ami, fit Paul. Et tu t'es attaché à un homme parce que tu le voyais souffrir ?

— Non, dit Criqueu ému; je me suis attaché à lui parce que je n'avais rien de mieux à faire.

— Et croyez-vous mon père coupable, mon ami ?

— Ceci est plus difficile à deviner; mais je ne puis admettre que le père de Henri de Simo soit un malfaiteur. Il n'y a chez vous, j'oserais le parier, qu'un drame de famille.

— Ainsil! exclama von Ruff, j'ai l'honneur de parler à M. le comte de Simo ?

— Oui, mon cher monsieur von Ruff. De mon côté, j'espère que vous me permettrez de compter sur votre amitié.

— Assurément, assurément, je suis de l'avis de mon honorable ami sir Alberic, et comme lui je dis avec orgueil: Henri de Simo, je suis votre tout dévoué.

« Mais ce nom de comte de Simo me rappelle un bien cher condisciple. Je connais un comte Arnould de Simo, de Simo près Givet, France; serait-il de votre famille ?

— C'est mon père, monsieur.

— Oh! oh! enchanté, enthousiasmé, d'avoir fait votre honorable connaissance! Et mon excellent ami se porte bien ?

— Je vous remercie.

— A-t-il toujours sa... sa... laissez-moi dire toquade pour...

— Cher monsieur..., interrompit Henri.

— Pour le vibrion cataleptique ?

— Vous dites ? s'écria Henri en faisant un bond.

von Ruff fit un saut en arrière.

— Pardonnez à une inconvenance qui n'est pas dans ma pensée, monsieur; j'ai dit toquade, parce que mille fois j'ai employé ce mot en conversant avec lui,

— Vous connaissez mon père ?

— Moi !!! Lui et moi nous avons mis — à néant — Mandolificus et ses théories ridicules sur la mort apparente.

— Sur la mort apparente, qu'est-ce à dire ? un mandolificus ! demanda Henri anxieux. Que signifie cette phrase : « la toquade pour le vibrion cataleptique ».

— Vous ignorez donc que M^r votre père cherche à prouver que la catalepsie peut être produite ou détruite ad libitum ?

— O mon Dieu ! Mon père ! pardon ! s'écria Henri en se jetant à genoux.

— Qu'est-ce ? dirent à l'unisson les amis de Henri en se précipitant vers lui.

— Oh ! voilà donc la clef de ce terrible secret. Voilà donc le crime de mon père. Je comprends maintenant pourquoi mon père et ma mère m'ont éloigné, pourquoi ma mère m'a dit : « Je veux être seule avec ton père pendant deux jours, et, si je suis malade à ton retour, tu n'en demanderas pas le motif. Je veux ce que ton père veut. » Elle aime son mari comme son Dieu, ma sainte mère ! Voilà donc expliqués le breuvage secret, l'empoisonnement. Là où il ne s'agissait que d'une expérience, j'ai cru à un crime.

— Il me semblait bien qu'il y avait de la précipitation dans votre résolution, remarqua Criquet ; j'avais ça dans le nez.

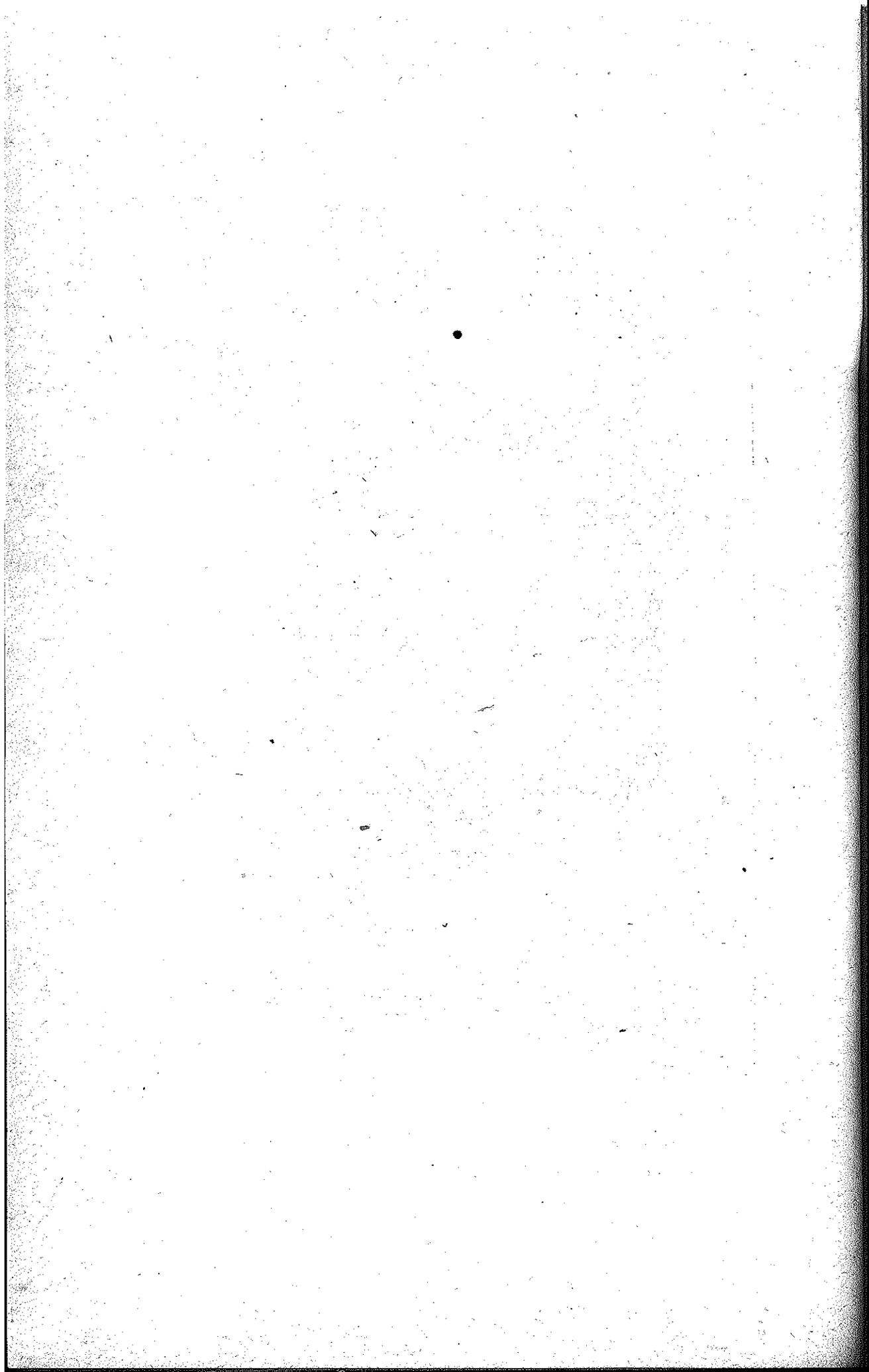
— Voici la cause de mon désespoir, reprit Henri. Mon père est un savant.

— Vous ne vous trompez point remarqua von Ruff.

— Il est naturaliste, docteur-médecin non pratiquant, mais chercheur obstiné. Son cabinet de chimie est fermé à tous, même à ma mère, une femme instruite, bonne, dévouée et adorée. Je vis un jour mon père trembler en lui apportant un flacon ; ils se parlèrent bas. Mon père était pâle ; j'entrai, ils se turent. Le soir même ma mère me pria de m'éloigner. Une heure après, je rentrais furtivement, j'avais un pressentiment douloureux. Je pénétrai dans la chambre de ma mère. Ma mère était pâle, froide, inanimée sur son lit. J'appelai mon père, il ne répondit pas ; j'allai à lui, je lui dis : « Ma mère est morte, le savez-vous ? » Il me regarda, trembla et me dit : « Je le sais. Mais moi, ton père, je ne puis rien dire avant que deux fois vingt-quatre heures se soient écoulées, et j'exige que tu t'éloignes pendant ce laps de temps, et je te défends de revenir près d'elle, je te le défends sur ta vie. » Il venait d'armer un pistolet. J'ai cru à un crime, je me suis mère avait laissé tenter sur elle, était un sacrifice qu'elle seule pouvait sacrifié, mais je comprends tout maintenant. L'expérience à laquelle ma mère avait consenti, elle seule pouvait s'y prêter. Personne n'eût voulu se laisser endormir du sommeil cataleptique. Et il fallait que mon père répêât sur une créature humaine un essai qu'il avait fait mille fois avec succès sur des animaux. Il fallait un calme de tombe autour du sujet de l'expérience. Lui et elle savaient que je m'y serais opposé formellement. Ils se sont cachés de moi pour consommer un acte de dévouement réciproque, et j'ai cru mon père criminel : il doit me maudire.



DONNEZ-MOI LA MORT SANS PLUS TARDER. (P. 128.)



— Non, s'écria Paul, il te bénira quand il saura ton abnégation, il reconnaîtra en toi le dévouement, l'âme de sa compagne Il verra combien il est aimé de toi et d'elle, il dira que tous deux vous avez offert votre vie pour lui, pour son honneur, pour sa gloire. Oh ! Henri, combien tu mérites d'être aimé !

— Et comme madame Catherine sera heureuse !

— Et à moi, me diras-tu aussi ma bonne aventure, sorcier ?

— Vous, vous êtes un nihiliste, puisque vous êtes un Russe en fuite.

— Tu crois cela ?

— Certes. Vous avez le sang chaud, l'esprit bouillant, le courage téméraire, la fougue de la jeunesse. Vous êtes un nihiliste.

— Tu es dans une erreur complète. Un traître, un lâche, un aventurier, perdu de dettes et sans honneur, croyait épouser la dot de ma sœur ; je l'ai fait chasser de la maison paternelle. Il nous a dénoncés à la police. Mon père arrêté a pu se sauver, grâce à la complicité d'un geôlier que j'avais acheté. Il a dû gagner les Indes anglaises, et nous allions le rejoindre lorsque cet autre bandit, le Calao, nous barra le chemin.

— C'est simple, mais ce n'est pas moins dramatique. C'est dommage que mon ami, le seigneur Herboricus, n'écrive pas de roman, il aurait là matière pour quatre cents pages au tout petit minimum.

— Je me permettrai cependant d'en toucher un mot dans mon prochain journal de voyage, à moins que M^r Paul ne me l'interdise.

— Il faudrait que vous sussiez son nom pour cela, fit Criquet.

— Je suis le docteur Paul Tcherkoff.

— Vous voyez bien qu'il y a du révolutionnaire en vous.

— Comment cela ?

— Parbleu, *nihil* veut dire rien, de là nihiliste, et c'est à propos d'un rien-du-tout ou d'un pas grand'chose que vous êtes ici.

— Mauvais, archimauvais, fit Paul en riant.

— Nous rions, fit Henri, et la mort nous menace.

— Nous lui rions au nez, reprit Paul.

— Donc, répondit Criquet, elle manque son effet et nous serons vainqueurs.

Les heures s'étaient succédé, nos amis avaient fourni une longue traite.

Le jour baissait ; et la piste, quoique bien marquée, commençait à devenir difficile à suivre, nos amis résolurent de s'arrêter.

Chacun se mit en devoir de se rendre utile à tous. Chasseurs,

cuisiniers et tapissiers trouvèrent emploi : ceux-ci pour approvisionner le souper, ceux-là pour le faire cuire, les autres pour préparer la chambre à coucher. Une magnifique outarde rôtie fit les frais du repas ; un bon lit de fleurs et d'herbes sèches eut pour garniture le ciel bleu et les arbres verts.

XVII

UNE PANIQUE

Chaque nuit, à tour de rôle, l'un des amis faisait sentinelle pour la sécurité du petit camp.

Cette nuit-là Criquet prenait la faction vers minuit, il relevait von Ruff, avec lequel il était devenu bon camarade, sans pourtant s'être expliqué définitivement.

Ce dernier, en lui transmettant la consigne, lui fit part d'un bruit insolite qu'il avait cru percevoir. Criquet envoya son ami... coucher.

Mais à peine était-il seul, qu'il lui sembla entendre un bruit, un souffle dans le feuillage. Il écouta avec une attention soutenue.

— Oh ? là là ! dit-il, nous sommes peut-être guettés. Ah mais, éveillons le général ! Et ! si je donnais fausse alerte ! pas de bêtises. c'est pas le moment. Écoutons. Eh parbleu ! certainement que ça bouge. je viens d'entendre le bruit sec d'une branche, c'est dans cette direction-là, pas autre part. Qu'un seul avance donc, de celui-là je fais mon affaire. D'abord mettons-nous bien sur la défensive. Tonnerre ! oui, ça bouge dans cet arbre, on n'y voit goutte dans ce satané pays. Où diable est donc fourrée la lune ?

A peine achevait-il ces mots, qu'il entendit distinctement un bruit étouffé, puis un cri perçant, farouche.

— Aux armes ! cria-t-il, aux armes !

« M.... ! nom de..., nous sommes cernés ! »

Sa voix se perdit dans un mélange épouvantable de cris, de hurlements, de mots lugubrement incompréhensibles, de bruissements dans les arbres.

— Du calme ! A mon commandement ! cria Henri subitement réveillé. En cercle auprès de moi, dit-il en cherchant à découvrir l'ennemi.